FRC 7763 a
Case
FRC
16375

NI MARAT, NI ROLAND.

OPINION

D'ANACHARSIS CLOOTS,

DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE L'OISE,

A LA CONVENTION NATIONALE.

Imprimé par les soins de la Société des Amis de la République de Montauban.

A MONTAUBAN,

Chez FONTANEL, père & fils, Imprimeurs nationaux.

1792.

L'an 1.er de la République.

STERLING DEMAND LIBRARY

Veritas atque libertas.

NI MARAT, NI ROLAND.

OPINION

D'ANACHARSIS CLOOTS,

Député du Département de l'Oise à la Convention Nationale (1).

Il y a plus de trois semaines que j'ai articulé un fait, très-indifférent par lui-même, mais

(1) Puisque chacun imprime son *opinion*, je publie la mienne, d'autant plus qu'on répète inexactement mes expressions verbales. L'Assemblée, après avoir ouï Louvet & Robespierre, a eu raison de consacrer la maxime, *A bas les hommes ! à l'ordre du jour les choses !* Je recommande cette maxime à Roland & à Marat, deux êtres qui se donnent mutuellement une importance grotesque. Roland, par ses étranges assertions sur la première semaine de septembre, fait valoir Marat auprès des *sans-culottes ;* Marat, par ses étranges assertions sur tous les évènemens, fait valoir Roland auprès des *gens culottés*. La multitude, qui sait à quoi s'en tenir sur la révolution des mois d'août & de septembre, regarde Marat comme un limier utile, mais sanguinaire ; elle regarde Roland comme un contrôleur utile, mais équivoque. L'œil louche de celui-ci, & l'œil hagard de l'autre, sont amendés par un peuple qui veut être bien servi, mais qui ne sert personne ; un peuple qui ne suspend

qui excite aujourd'hui la curioſité de la Convention & de la Nation. J'en demande excuſe à Guadet, qui m'a ſommé, par les plus exécrables vociférations, de ne pas inſiſter ſur mon dire, & qui auroit voulu, avec ſa large conſcience, me faire paſſer modeſtement pour un menteur, afin d'éviter un prétendu maſſacre populaire. La chaleur de Guadet me parut très-ſuſpecte ; mais ne lui ayant jamais entendu profeſſer des héréſies politiques, j'en

---

le cours des lois qu'à ſon corps défendant, & en prononçant un décret d'urgence. Que Marat invite au meurtre, que Roland invite à des meſures liberticides, le peuple ſe moque de leurs travers, en rendant juſtice à leurs vertus. Avec les idées de Roland, je ferais l'impoſſible pour modifier nos baſes conſtitutionnelles ; avec les idées de Marat, je croirais que l'égalité en droits eſt une calamité de fait. Mais je penſe comme le peuple, dont la ſageſſe plane pardeſſus toutes les ſottiſes individuelles, & mon ardeur pour la propagation des vrais principes, augmente avec le triomphe de nos armées & de nos argumens. Je ne m'étonne pas de l'averſion des Rolandiſtes pour la *république univerſelle des ſans-culottes*. On a beau leur dire que la paix perpétuelle ſera le prix de la loi univerſelle ; ces hommes ſi tendres vous ſoutiendront avec le doux Kerſaint, que la guerre eſt néceſſaire de temps en temps ; qu'il faut des ſaignées au genre humain comme au corps humain. Et cependant Kerſaint, qui veut à jamais des maſſacres en bataille rangée, abhore Marat, qui ne veut pas de révolution au *bain-marie*.

conclus qu'il avoit trop dîné. Peut-être suis-je trop indulgent.

Malgré les petits sophismes & les petites passions, la vérité triomphera sous le règne de la liberté ; la faction du genre humain l'emportera sur la faction Marat & sur la faction Brissot. Cette victoire sera d'autant plus facile, que Marat est à peu près seul avec ses poignards, comme Médée avec ses poisons. Le *moi* du grand Corneille pourroit s'appliquer à l'extravagant Marat. Quant à Brissot, je ne connais pas d'homme moins brissotin que lui ; mais ses erreurs sont si graves, qu'à moins de le connoître personnellement, on le croiroit payé par tous les ennemis de la France & du genre humain ; & c'est lui faire, en vérité, beaucoup trop d'honneur. Brissot, avec sa marche tortueuse, ses mensonges officieux, & ses systèmes avortés, devait être suspect aux républicains indivisibles ; Paris devait naturellement l'avoir en horreur. Les royalistes cachés, les fédéralistes honteux, & les modérantistes insinuans, se coalisèrent pour accorder les honneurs du fauteul contre-révolutionnaire à Brissot, qui ne s'en doutoit pas ; & voilà comment Brissot, avec sa médiocrité, est devenu, sans le savoir, le prête-nom de tous les charlatans

politiques. Cette ligue ſourde trouve de puiſſans obſtacles dans la maſſe & les lumières d'une ville de Paris, le cente de l'unité conſtitutionnelle.

La ſanglante journée du 2 ſeptembre eſt devenue un prétexte pour les fédéraliſtes, comme la ſanglante journée du 6 octobre pour les ariſtocrates. Rien n'eſt plus oratoire que de montrer une chemiſe trempée dans le ſang aux hommes faibles, aux femmes timides, & de s'écrier, avec le ci-devant Châtelet: *Le voilà donc connu ce ſecret plein d'horreur!* Je ſoutiendrai toujours, & mon œil vaut celui d'un autre, que le carnage du 2 ſeptembre eſt une ſuite de la révolution, comme le carnage qui abreuve les ſillons de la Champagne. Il eſt vrai que la retraite des Pruſſiens a rendu l'expédition des priſons & la dépenſe du camp de Paris très-inutiles. On vous prouvera aujourd'hui que c'eſt du ſang & de l'argent répandus à pure perte. Il eſt démontré que des coquins ont volé, & que des ſcélérats ont proſcrit des têtes civiques; moi-même j'étais affiché dans les carrefours, ſous les portiques, ſur les colonnes, pour un homme pendable; ma vie était entre les mains d'un Marat, comme la vie d'un brave Officier eſt à la merci d'un

lâche Soldat dans une bataille. Dieu ſait tous les crimes particuliers qui ſe commettent après une victoire générale ! Cela n'empêche pas de chanter le *Te Deum*. Je voudrais que le Commandant Santerre publiât les explications déciſives qu'il donna aux Membres de la commiſſion extraordinaire, en préſence du Maire de Paris & des Miniſtres, & de deux Adminiſtrateurs de Verſailles, qui vinrent annoncer que des milliers de Gardes nationaux de la campagne demandaient un nombre de têtes connues. Santerre, avec le bon ſens de l'expérience, fit renoncer Briſſot & Vergniaud à certain projet de décret phyſiquement impraticable. Il faut avoir le courage de parcourir les groupes, & s'entretenir familièrement avec le peuple avant de propoſer un décret dans les temps orageux. Ce n'eſt pas en provoquant les horreurs d'une troiſième révolution, que nous prouverons notre amour pour l'humanité.

Depuis le 10 août les fédéraliſtes & la gent moutonnière avaient réſolu de ſe réfugier dans le midi. Je fis un article vigoureux dans la *Chronique* contre ce plan déſorganiſateur. La journée du 2 parut une occaſion déciſive pour décrier & quitter Paris. Le Peuple, qui n'ignore rien, en voulait ſurtout à Roland, dont les

liaiſons intimes avec Briſſot lui paraiſſaient inquiétantes. Je ne connaiſſais pas Roland, & lorſque vers la mi-juin j'invitais le Peuple à remplacer proviſoirement Louis XVI par le *vénérable Roland*, je croyais celui-ci un tout autre homme. C'eſt le 3 ſeptembre qu'on me fit connaître ce Miniſtre, chez qui j'ai dîné quatre fois. Mais cette maiſon, d'ailleurs très-agréable par l'eſprit & les grâces de Madame Roland, cette maiſon, dont les murailles devraient être tranſparentes comme le cryſtal, me devint faſtidieuſe par un comérage ridicule contre Paris, & par le fédéraliſme qu'on y profeſſait pédanteſquement. Buzot, l'aſcétique Buzot, y prétendait qu'une république ne devait pas être plus étendue que ſon village. Rebecqui, après avoir long-temps féraillé pour les petites républiques, ſoutint qu'il fallait rejeter Nice, dont le commerce ferait tort à Marſeille. Bancal, au défaut de mes poumons, réfuta complettement Buzot. Je dis à Rebecqui, *Vous êtes orfevre, M. Joſſe? Non pardieu*, répondit-il ſérieuſement, *je ſuis marchand de liqueurs.* Roland, en nous racontant l'inconduite de vingt-cinq feuillans d'un bataillon des Lombards, en conclut vertueuſement que les Pariſiens ſont des poltrons. Je fus le ſeul à

obſerver que Paris avait fourni trente à quarante mille combattans, dont la bravoure ne s'eſt pas démentie ſur les frontières. J'ignore quel mal lui a fait Lille, la clef de Paris : les immortels Lillois ont reçu des lettres rebutantes du très-mortel Miniſtre.

Roland, dont la tête n'a pas mûri dans les ſavantes combinaiſons politiques, ſe fâcha puérilement lorſqu'après avoir repouſſé ſes argutiès fédératives, je lui conſeillai la lecture d'un ouvrage qu'il ne connaiſſait pas, & qu'il affecta de mépriſer, en diſant que ce livre anglais avait eu bien peu d'influence en Amérique. Je lui appris que la dernière convention américaine profeſſait les mêmes principes. J'inſiſtai enſuite ſur l'importance de recevoir les Savoiſiens dans notre ſein, pour déjouer les Sénats helvétiques, & pour éviter le funeſte exemple des formes fédératives. *Ah! je ſais*, nous dit-il d'un ton menaçant, *que des habitans de Carouge me ſont adreſſés ; mais ils n'y retourneront pas deux fois.* C'eſt ainſi que l'intrigue environne un vieillard vertueux, mais bizarre, pour déſorganiſer un empire, pour lutter contre les deſtinées du genre humain. Le poëte Chenier a dit que Roland eſt un perſonnage hiſtorique ; & moi, proſateur, je maintiens que Roland

eſt un perſonnage fabuleux. Condorcet a dit un mot profond : *Il faut aux intrigans un Lafayette civil.*

Les royaliſtes & les fédéraliſtes vont réveiller la ſecrette jalouſie des principales villes contre la *grand'ville*, en inſinuant que Paris veut être *Roi de France*. Ils en concluent naturellement que la maiſon de Bourbon eſt préférable à une maiſon commune, & que le fédéraliſme vaut mieux que l'aſſujettiſſement. De ce réveil ſtupide réſulte une Garde militaire qui, au premier mécontentement prévu & provoqué, entraînera la Convention Nationale, Dieu ſait où. De là réſultent des loiſ attentatoires à la preſſe & à la poſte ; de là réſulte la chûte des Jacobins, l'élévation d'un Sénat, & l'abaiſſement de la ſans-culotterie ; de là réſulte une conſtitution, non pas à la Chapelier, mais à la Buzot ; de là réſulte une religion dominante, ou au moins le maintien du culte ſalarié. Les illuminés de la rue des Petits-Champs ſont auſſi habiles que les illuminés de Potzdam. Rien de mieux, pour égarer l'opinion, pour ſe jouer des hommes, que de les circonvenir de noirs fantômes. Ceux qui voudraient muſeler le Peuple comme une bête farouche, lui ſuppoſent des vices & des erreurs qu'il n'a point.

Les vaines tentatives & la cataſtrophe des Necker, des Bailly, des Lafayette, ne découragent pas leurs triſtes & plats émules. J'avoue, à la louange du jeune Barbaroux, que, frappé de mes réponſes victorieuſes chez Roland, il me dit le lendemain à l'Aſſemblée : « Mon cher Anacharſis, je voudrais m'entretenir tête à tête avec vous, pour diſſiper tous mes doutes ſur le gouvernement fédératif. Ces queſtions vous ſont plus familières qu'à moi ». Je lui répondis : « Défiez-vous des gens qui vous mettent en avant ; le Philoſophe eſt ſeul ». Le patriotiſme de Barbaroux eſt pur comme les traits de ſon viſage ; mais le feu qui l'anime eſt ſoufflé par des hommes impurs, par des hommes qui, ſemblables au Commiſſaire tremblant Kerſaint, ſont ennemis nés des grandes penſées & des belles actions. Les nombreux valets de Lafayette ne ſont pas morts avec lui ; il leur faut une nouvelle idole, un mode quelconque de ſervitude.

Je crus m'appercevoir que Roland exerçait une eſpèce de dictature, d'autant plus qu'à l'aide de douze ou quinze ſecrétaires, & avec l'eſprit de la *bouche de fer*, & avec l'argent de la Nation, il eſt facile de couvrir tous les murs & de remplir toutes les poches de *lettres édifiantes*, de *comptes moraux myſtiques*. Je vis

que Roland avait fait la jonction des deux mers par un canal moral qui unissait les bouches du Rhône à la Gironde. Je craignais que ce nouveau Louis XIV n'eût une cour qui le condisît aussi jésuitiquement que la Maintenon & le Père la Chaise. Comme je hais la cour, je ne retournai plus chez Roland, qui peut aussi m'appliquer le mot connu de Charles Lameth, Président de l'Assemblée constituante : *Cloots fuit les grandeurs.* Long-temps avant sa présidence, j'étais guéri de celui que sa *fameuse égratignure* m'avait fait connaître personnellement ; j'en atteste notre collègue Massieu, Évêque de Beauvais. Ce n'est pas que je veuille comparer les mystificateurs Lameth au mystifié Roland, dont la simplicité est telle, qu'il me pria bonnement de renoncer au principe de la souveraineté du genre humain. En effet, ce principe convient trop aux unitaires & aux niveleurs, pour ne pas déplaire aux fédéralistes & aux partisans de chétives républiques isolées & protégées. Notre collègue *Lachaise* ne fut pas moins surpris que moi du ton qui régnait & des discours qu'on tenait chez le Ministre de l'intérieur.

Pour en revenir à Brissot, je lui ai parlé, la première fois de ma vie, en dînant, avec le

victorieux Dumouriez, chez Pétion. Notre première conversation fut une dispute, dont Thomas Payne fut le juge, en condamnant formellement mon adversaire, qui, loin d'admettre ma *république universelle*, prétendait que la France est trop grande. Payne, à chaque interpellation, répondait: *Mister* Brissot, nous sommes encore dans l'enfance des gouvernemens; le système de *Mister* Cloots pourra fort bien se réaliser un jour. Une monarchie est souvent trop étendue; mais la républiqne des *droits de l'homme* peut couvrir le globe entier. Les mille départemens de *Mister* Cloots seront beaucoup plus faciles à gouverner que les cinq cents provinces d'un César, d'un Gengiskan, d'un Charlemagne.

J'aimerais assez Brissot; il est gai & sociable; je ne lui crois pas les vues qu'on lui prête; je lui reproche plutôt les vues qu'il n'a point: sa tête ne se redresse pas d'une ligne au-dessus de la pente qu'elle a prise depuis dix ans. Dernièrement, au comité diplomatique, le Citoyen Royer, Évêque & Député de l'Ain, nous communiqua une lettre de la Savoie, dans laquelle les intentions de plusieurs de nos Législateurs & Ministres contre l'admission du quatre-vingt-quatrième département sont

dévoilées. Briſſot nous dit qu'il était du même avis. Je me joignis à l'Évêque de l'Ain pour le combattre. Royer inſiſta ſur ce que les départemens voiſins prendraient fait & cauſe pour le Mont-Cénis, & que d'un refus impolitique naîtrait une ſciſſion fâcheuſe. *Tant mieux*, répliqua gravement Briſſot, *nous avons trop de départemens.* Briſſot veut apparemment des républiques iſolées: dans ce cas-là il ſerait non pas *fédéraliſte*, mais, qui pis eſt, *iſoliſte.*

Nos ambitieux ſont déſolés de la grandeur du Peuple Français: un Souverain puiſſant les condamne à l'impuiſſance. Perſonne n'eſt grand dans une grande république. Plus on a de génie, & mieux on calcule la force irréſiſtible & les avantages inappréciables de l'égalité civile, de la liberté univerſelle. De petites fractions nationales conviendraient mieux, ſans doute, à des pigmées qui voudraient paraître des géans. Ces pigmées ſe coaliſent derrière un homme en place dont ils renforcent le mannequin giganteſque. Illuſion éphémère! car le Souverain infiniment jaloux, ombrageux & fort fait rentrer d'un regard & d'un geſte tous les ambitieux dans le néant.

Voici la concluſion philoſophique que je tire de cette diſcuſſion déſagréable : c'eſt que

le Peuple contrarié dans ſon heureux inſtinct, par les maximes fauſſes d'un mandataire ou d'un fonctionnaire, attribue toujours à la corruption du cœur, ce qui n'appartient qu'a l'organiſation de la tête. Par exemple, le bon Kerſaint qui voulait négocier la paix avec l'Autriche huit jours avant le coup de canon des Tuileries, & qui à ſon retour de Sedan voulait ſe cacher dans les montagnes méridionales; on l'a cru traître, & il n'était que ſot & poltron. L'erreur engendre l'erreur. On ſe fait mutuellement des reproches exagérés; les vilainies & les injuſtices s'en mêlent de part & d'autre; les vengeances privées s'agroupent en vengeances publiques. On eſt exclu ignominieuſement d'un Club ou d'un Corps électoral; le *moi* des égoïſtes s'en offenſe aux dépens du Peuple. On s'accroche à tout, & aux royaliſtes, & aux fédéraliſtes, & aux iſoliſtes, & aux nihiliſtes. N'importe, il faut entraîner la patrie dans la mépriſable cauſe du *moi* que vous aimez mieux que le *nous*. Le *moi*, c'eſt Briſſot, Cloots, Robespierre; le *nous*, c'eſt la France & le genre humain. Et vive la République univerſelle!